

**Akiko IDA**

Doctorante de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.



## **Le vécu de l'accident nucléaire de Fukushima, Japon : les paroles des enfants**

Présentation par Hélios

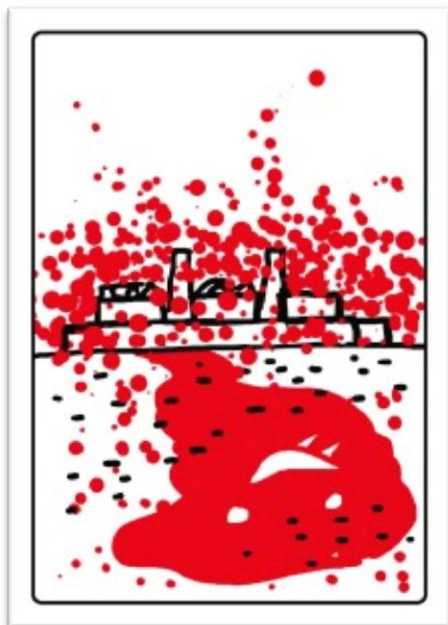
Mise en page par Jeudi

avec des illustrations de Misato Yugi

Akiko IDA , « Le vécu de l'accident nucléaire de Fukushima, Japon : les paroles des enfants », Bulletin Amades [En ligne] , 84 | 2011 , mis en ligne le 11 novembre 2012, URL : <http://amades.revues.org/index1328.html>

Sommaire :

Le contexte : le monde couvert d'une neige invisible.....	3
L'explosion.....	3
Le chemin sans repère ou l'indisponibilité des informations officielles .....	3
Les paroles d'inquiétude censurées .....	4
Pourquoi écouter les enfants ? L'objectif et la méthode .....	5
Les paroles des enfants confrontés à la crise.....	5
Le monde qui continue de trembler .....	5
Les nouvelles règles, les nouveaux interdits .....	7
Au revoir mes amis et mon pays natal .....	8
Les enfants de la ville pensent aux amis sinistrés de la campagne.....	9
Penser au futur : « Est-ce que je peux devenir une grande personne?» .....	10
La colère envers les grandes personnes et la politique du nucléaire .....	11
Conclusion .....	12
L'anthropologue et l'événement.....	14



***“Si les radiations étaient  
visibles,  
si les radiations étaient  
des points rouges,  
voilà ce qu'on verrait  
réellement.”***

Le blog de Yugi Misato : Un jour, un dessin : <http://www.mikanblog.com/>

# **Les paroles des enfants de Fukushima**

novembre 2011-janvier 2012

## **Le contexte : le monde couvert d'une neige invisible**

### **L'explosion**

Mi-mars 2011, quatre réacteurs de la centrale nucléaire de Fukushima<sup>1</sup> Daiichi ont explosé l'un après l'autre à 230 kilomètres de Tokyo suite aux importants séismes et tsunami qui ont submergé le nord-est du Japon. Au moment de la rédaction de cet article, plus de six mois après la survenue du désastre, le système de refroidissement pour les réacteurs fondus n'est pas encore rétabli, et la crise se poursuit sans amélioration notable. La centrale continue ainsi à rejeter des particules radioactives dans l'air, tandis qu'environ 360 000 personnes demeurent dans la zone hautement contaminée où les doses d'irradiation externe estimées à plus de 5 mSv pour la première année. Actuellement, le gouvernement japonais interdit l'accès de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi dans un rayon de 20 km, et demande aux habitants de plusieurs municipalités environnantes de quitter la zone, le niveau d'irradiation annuel dans ces localités pouvant dépasser 20 mSv. Cependant, les autorités ont estimé que la dose reçue par irradiation, inférieure à ce niveau dans la zone extérieure, peut être tolérée par les enfants et les adultes. Par conséquent, de nombreux habitants sont obligés d'y demeurer, sans indemnisation pour la délocalisation ni mesures suffisantes pour la protection de leur santé.

L'irradiation de 20 mSv par an, par ailleurs, correspond au seuil de dose maximum appliqué au personnel des centrales nucléaires en Allemagne.

### **Le chemin sans repère ou l'indisponibilité des informations officielles**

La différence entre l'accident nucléaire et les autres formes de désastres est que l'ennemi comme les victimes sont invisibles. Dans ce contexte, l'information joue un rôle substantiel. Cependant, les renseignements fournis par les autorités japonaises depuis l'accident sont largement lacunaires. Il est par conséquent difficile pour la population vivant dans la zone contaminée de connaître le niveau de radioactivité autour d'elle ainsi que sa sûreté.

Par exemple, lors de l'accident, les villageois à proximité de la centrale n'ont pas été informés du danger auquel ils étaient exposés. Pire, certains sinistrés du séisme et du tsunami se sont réfugiés dans la zone sévèrement contaminée, comme le village d'Iitate, pour y rejoindre leur famille, au moment même où des nuages de particules radioactives passaient et où le niveau de contamination était au plus haut<sup>6</sup>. À Tokyo, les nuages radioactifs sont passés le 15 et le 21 mars, sans que les autorités n'alertent les habitants. Ces jours-là, la plupart des gens sont allés au travail comme tous les jours, en ignorant le danger auquel ils s'exposaient potentiellement. Les enfants et les femmes enceintes, les plus vulnérables à l'exposition radioactive, étaient laissés comme les autres, sans information ni mesures de protection. Six mois après l'accident, les Japonais continuent de découvrir les détails de la catastrophe qui s'est produite et ses conséquences.

Depuis, les traces des retombées radioactives rejetées par la centrale sont retrouvées dans une zone très étendue. Les localités que cette zone recouvre, même celles qui sont géographiquement éloignées du site accidenté y compris le Département de Tokyo, continuent d'exposer les habitants à une irradiation externe de niveau considérable. Cependant, la carte publiée par le Ministère de l'Éducation, de la Culture, des Sports, des Sciences et des Technologies (MEXT) sur le niveau de contamination du sol par les

retombées radioactives reste peu détaillée pour identifier la situation exacte de chaque localité, et ne concerne que les environs de la centrale endommagée. Pour compenser ce manque d'information, chaque municipalité publie tous les jours le résultat de ses propres mesures de la radioactivité du sol (souvent un site par municipalité) afin de « calmer l'inquiétude des habitants ». Néanmoins, ces données restent encore insuffisantes par rapport au besoin urgent de la population d'identifier et d'éviter dans la vie quotidienne les endroits contaminés. Aujourd'hui, le peuple japonais en général – quelle que soit son degré d'exposition aux irradiations et sa position géographique à l'égard de la centrale accidentée – ne connaît que mal le niveau de radioactivité des espaces environnants (résidence, champs, bureau, cours d'école, parc, etc.) à l'exception de quelques écoles primaires de Fukushima et des autres localités connues pour leur haut niveau de radioactivité, et dans les cas où des individus se sont procuré un compteur Geiger.

La consommation de nourriture contaminée constitue 80% de l'irradiation potentielle après l'accident nucléaire.

Cependant, la quantité des échantillons prélevés est limitée et ne traduit pas la situation exacte de la contamination des produits alimentaires consommés dans les foyers. Au début du mois de septembre, les journaux ont publié presque chaque jour la découverte d'aliments contaminés, notamment le bœuf, déjà vendus et servis dans des supermarchés, des restaurants et des cantines scolaires.

La phrase de réassurance employée par les autorités depuis le 11 mars – « Ce niveau de radioactivité n'affecte pas immédiatement la santé » – a considérablement perdu de son autorité sur la population. Pourtant, les mots de Grandazzi, prononcés lors du vingtième anniversaire de l'accident de Tchernobyl, nous rappellent que nous sommes en train de revivre une histoire que d'autres ont déjà connue ailleurs :

« En effet, les conclusions présentées (dans le rapport du Forum Tchernobyl en 2005) se veulent particulièrement « rassurantes » et sont le fruit d'une logique qui vise à minimiser, non pas les conséquences réelles de la catastrophe, mais l'image de ces conséquences aux yeux de l'opinion publique et des victimes elles-mêmes. Il semble qu'on ait bien là affaire, ainsi que l'avait déjà relevé Yves Lenoir dix ans après l'accident, à « l'optimisation d'une tragédie », c'est-à-dire à la mise en œuvre d'une stratégie de banalisation des problèmes sanitaires attribuables à la radioactivité et des risques associés à la vie en territoire contaminé, dans laquelle l'information joue un rôle essentiel. »

### **Les paroles d'inquiétude censurées**

De manière générale, les Japonais expriment rarement en public leurs doutes ou mécontentements envers le gouvernement. Depuis le début de l'accident, ils n'expriment pas librement leur sentiment en public. Les autorités et le patronat ont développé un discours critique envers ceux qui exprimaient leur peur de la radioactivité, arguant qu'ils stigmatiseraient les localités affectées par l'accident, nuiraient à leur image et celle de leurs produits agricoles. Ainsi, il fut soudainement interdit de s'inquiéter du niveau de radioactivité dans le quartier ou de parler des aliments contaminés en public. Dans ce paysage inquiet mais silencieux, c'est la découverte au mois de juillet de bœuf contaminé circulant dans tout le pays qui a drastiquement changé la perception et l'attitude de la population japonaise comme celle des consommateurs. La contamination des denrées alimentaires est brusquement devenue une réalité visible qui menace la vie quotidienne, et la population commence à exprimer de plus en plus publiquement ses doutes sur la sûreté du nucléaire et sa colère sur la situation.

## **Pourquoi écouter les enfants ? L'objectif et la méthode**

Les enfants sont probablement les plus affectés par l'accident nucléaire de Fukushima et ses conséquences. D'abord, ils sont plus de trois fois plus vulnérables à la radioactivité que les adultes. Pourtant, les mesures pour les protéger n'étaient pas suffisamment mises en place au moment de l'accident ni quelques temps après. Tchernobyl est une preuve de l'impact sanitaire et social de ces circonstances sur les jeunes victimes.



Ensuite, ce n'est pas seulement leur santé, mais leur vie entière qui est affectée : ils font l'expérience de la destruction de la vie quotidienne, de la perte et la séparation des membres de la famille et de la communauté, et de nombreuses autres conséquences sociales et affectives.

Enfin, et cela est l'objet de cet article, si le débat actuel au Japon sur l'évacuation des zones hautement contaminées se focalise sur l'impact de la radioactivité sur la santé et la vie des enfants, leurs voix sont cependant presque inexistantes dans la discussion.

Aujourd'hui, la situation de l'accident continue d'évoluer. En prenant en compte ce paramètre, nous avons recueilli des paroles d'enfants affectés par la crise nucléaire afin de cerner la perception qu'ils en ont et d'en comprendre leur vécu, au moins partiellement. Pour cela nous avons étudié des témoignages écrits, publiés entre les mois de

mai et septembre 2011, dans la rubrique des lecteurs d'un journal et d'un magazine et sur un site web géré par un réseau d'ONG pour enfants. Mon intention est donc ici d'initier une analyse anthropologique de cette catastrophe à partir des témoignages d'enfants, et de poser les termes et les perspectives d'une recherche future qui serait alors plus compréhensive et analyserait l'impact social de ce désastre dans sa globalité.

## **Les paroles des enfants confrontés à la crise**

Qu'est-ce que les enfants font d'une catastrophe? Écoutons ceux qui sont confrontés à l'ensemble de ses conséquences, dont bien évidemment la contamination invisible de la radioactivité ; et qui, pour la plupart, ont connu le séisme et le tsunami de mars 2011.

### **Le monde qui continue de trembler**

Au mois de juin, trois mois après l'accident nucléaire, une fillette en troisième année scolaire (huit ou neuf ans) qui vient de Tokyo a posté un message sur le site web du réseau pour les enfants sinistrés :

« Depuis le séisme, je ressens (toujours) des secousses secondaires, même quand la terre ne tremble pas. Je m'inquiète et je ne peux plus manger comme avant. (...) Quand j'ai entendu que je pouvais être irradiée, je me suis demandée si je serais paralysée (à cause d'une maladie déclenchée par la radioactivité) et perdrais mes cheveux comme Gen d'Hiroshima, ou si j'allais mourir. Puis, j'avais peur. J'ai cru que je ne voulais pas mourir alors que j'avais seulement huit ans.»

L'inquiétude domine le cœur de cette fillette. Le passé, le présent et le futur sont vécus concomitamment. L'expérience du séisme dans le passé est représentée par « les secousses secondaires », qui continuent de faire trembler son monde, et lui rappelant chaque fois le jour du désastre ou simplement le commencement du malheur. Ainsi, le passé est vécu comme le présent – parce que sa peur et sa perte d'appétit sont bien réelles. Puis, le cauchemar sur les conséquences de l'irradiation est aussi vécu au présent, mais oriente sa pensée vers le futur.

Au mois de juin, les adultes ont continué de découvrir l'impact considérable des retombées radioactives autour de la capitale - zone de résidence de cette fille. Un haut niveau de radioactivité a été détecté dans certains quartiers de Tokyo et ses environs, et les parents ont continué de négocier avec les autorités qui hésitaient à mettre en oeuvre les mesures de décontamination des écoles et d'autres lieux publics. À Fukushima, le seuil maximum d'irradiation pour les enfants fixé par l'État restait à 20 mSv, malgré la mobilisation étendue dans le pays afin de le faire baisser. Le 11 juin, trois mois après leur demande, les parents ont conclu qu'ils ne pouvaient plus attendre de réponse du gouvernement quant à l'évacuation des enfants dans un lieu plus sûr à la charge de l'État<sup>21</sup>. Un exode des enfants et des parents s'en est suivi, dans des départements parfois très éloignés de chez eux et sans aucune connaissance des lieux d'accueil. Au mois de septembre, environ 55 000 habitants sur les 2 millions que comptait Fukushima avaient déserté le département.



Dans ce contexte, la jeune fille exprime son inquiétude quant aux conséquences de l'irradiation. Dans une situation où les informations ne sont pas disponibles, et l'ennemi invisible, ils sont obligés d'imaginer non seulement l'avenir mais aussi le présent.

Un garçon de huit ou neuf ans du département de Chiba (à côté de Tokyo) se souvient du désastre dans un message posté sur le site web d'un même réseau :

« (Quand le séisme a eu lieu,) je n'ai pas compris ce qui m'est arrivé et j'avais peur. Il n'y avait pas assez de nourriture pour servir le déjeuner dans la cantine scolaire et on nous servait seulement une boule de riz pour le déjeuner. Donc, je voulais que la vie normale revienne tôt. (Actuellement,) j'ai peur de la radioactivité. J'ai peur d'être atteint de maladies comme le cancer. »

Le souvenir du désastre est d'abord décrit par la crainte, puis la faim. Le séisme est déjà un événement du passé mais n'y est pas pour autant circonscrit : sa vie actuelle est dominée par la peur de l'irradiation. L'inquiétude de ce jeune garçon n'est pas confirmée mais sa vision du futur n'est pas hésitante – il parle presque avec certitude d'une atteinte future par le cancer.

Après l'accident, la majorité de la population japonaise a dû vivre avec la radioactivité pour la première fois de son histoire. Un garçon de 6 ans à Tokyo a raconté sa première confrontation avec la radioactivité au mois de juin :

« Quand j'ai entendu que la radioactivité était émise, je me suis demandé : « C'est quoi, la radioactivité ? » Ma maman m'a demandé de ne pas me faire mouiller par la pluie. Donc j'ai porté un imperméable et j'ai aussi tenu un parapluie même les jours où il ne pleuvait pas beaucoup. Mais je me disais que la pluie de Miyagi devait être plus dure que celle de Tokyo. »

La radioactivité est vécue et mémorisée comme l'expérience d'un jour de pluie, « poison » ordinaire s'il en est, que l'on évite avec imperméable et parapluie. Puis, ce garçon pense à ses camarades inconnus de Miyagi – un département qui se trouve au nord de Fukushima. Il exprime alors une compassion pour ses amis qui doivent vivre sur une terre plus densément contaminée par les particules radioactives.

### Les nouvelles règles, les nouveaux interdits

L'accident nucléaire signifie d'abord une rupture brutale de la vie quotidienne – « un monde doté de nouvelles règles, de nouveaux interdits »<sup>25</sup>. La politique de délocalisation de la population des zones hautement contaminées autour de la centrale évoque à nouveau le sentiment du déracinement. Une fille d'une dizaine d'années, de la ville de Fukushima, a écrit aux fonctionnaires et aux hommes politiques du gouvernement au mois d'août :

« Malgré la chaleur très dure, je porte tous les jours une chemise avec des manches longues, un pantalon, un masque et un chapeau, pour aller à l'école. Je ne peux pas jouer dehors, non plus. On ne peut plus ouvrir les fenêtres comme l'année dernière. »

Un garçon de Fukushima d'âge inconnu fait une observation semblable sur le nouveau mode de vie.



« Je porte les manches longues, un pantalon et un masque tous les jours pour aller à l'école. À l'école, il y a des amis qui saignent du nez. Je voudrais qu'un climatiseur soit installé à l'école bientôt. »

Les enfants sont physiquement contraints par les habits qui couvrent complètement leur corps, et sont enfermés dans un espace clos. Ils n'ont plus de liberté pour bouger, sortir, ou même respirer librement, et sont tourmentés par la chaleur et l'humidité de l'été japonais. Dans cet environnement, leur sentiment de sécurité est constamment menacé.

Un jeune enfant de la ville de Koriyama, Fukushima, s'est rendu pendant l'été à Hokkaido à l'invitation d'une association civile qui a organisé un programme pour les enfants de Fukushima afin de « se décontaminer ». Son premier mot à l'arrivée dans cette île du nord était : « Est-ce que je peux respirer profondément ? »

Sous le masque, l'enfant retenait sa respiration par crainte, probablement, « d'attraper » cette radioactivité invisible qui pourrait causer des maladies graves et des conséquences irréversibles dans sa vie.

Une fillette de dix ans qui vient de Fukushima a écrit aux responsables du gouvernement:

« Je voudrais que la radioactivité disparaisse et que je puisse avoir un chien dehors. »

Dans cette vie où les enfants ne peuvent plus vivre leur vie d'enfants, les comportements et les pensées sont toujours guidés par la radioactivité qu'on doit éviter, quels que soient ses effets.

Dans ces conditions, les mêmes questions se posent constamment : « Quand est-ce que la radioactivité va disparaître ? » « Est-ce que je peux rester ici ? » « Est-ce que je peux vivre comme les autres enfants ? »



## Au revoir mes amis et mon pays natal

Depuis mars, 55 000 habitants de Fukushima ont quitté leur pays. Dans ce contexte, certains enfants ont parlé de la douleur de la séparation et du déracinement. Une fille de neuf ou dix ans qui vient de la ville de Fukushima a écrit aux fonctionnaires et aux hommes politiques :



« Je vais changer d'école à partir de la deuxième phase (qui commence au mois de septembre). Je ne peux rester dans l'école (actuelle) que sept jours de plus. Je suis très mécontente, et je suis très triste. (...) Pourquoi (le gouvernement) ne déclare pas l'évacuation (des habitants) de Fukushima ? »

La parole de cette jeune fille porte sur la rupture spatiale et sociale – elle doit déménager dans une autre localité, loin de sa ville et de ses amis. Ainsi, les enfants de Fukushima sont souvent obligés de partir de façon arbitraire – un par un, dans des localités diverses, du choix de leurs parents. Parce qu'il n'y a pas d'initiative gouvernementale pour l'évacuation des habitants et que la décision leur est laissée, la majorité des réfugiés de Fukushima sont dispersés et vivent chez leur parent ou dans un appartement fourni par une des municipalités de bonne volonté, isolés de leurs anciens voisins et

amis. Nombreux sont les habitants qui demandent leur évacuation depuis le début de la crise, plus particulièrement une délocalisation de l'ensemble des membres de la communauté. Celle-ci serait indemnisée si elle était considérée comme légitime par l'État. Mais à ce jour aucune réponse n'a été reçue. C'est à ce propos, qu'une jeune fille de 13 ans s'adresse au gouvernement :

« Cinq mois sont passés depuis le séisme et l'accident nucléaire. Combien de personnes ont quitté le Département de Fukushima et habitent ailleurs ? Combien de personnes restent à Fukushima et vivent avec les fenêtres fermées ? Est-ce que vous (les fonctionnaires et les hommes politiques) pourriez comprendre le sentiment des habitants de Fukushima qui devaient se réfugier partout dans le pays, leur sentiment quand ils ont quitté leur pays natal ? »

« J'ai déménagé au mois de juin, cela m'a fait me sentir très triste. Mes amis aussi, ils ont eu du mal à se séparer de moi et ils ont pleuré. Avant et après moi, plusieurs autres amis ont déménagé et changé d'école. Je me sens triste et c'est difficile d'endurer l'écroulement (de notre communauté) ainsi. (...) Je vous prie de ne jamais blesser mes amis, mes camarades. Je vous prie de faire les efforts maximums pour nous laisser vivre tranquillement dans le futur. »

Parfois, c'est un vœu simple de l'enfant qui ne peut pas être exaucé.

« Je voudrais participer à l'excursion de l'école avec mes camarades de l'école actuelle. »

La fillette doit déménager ailleurs.

Un autre garçon de neuf ou dix ans a dû déménager de la ville de Koriyama, Fukushima, dans un autre département.

Dans son message posté sur le site web d'un réseau d'enfants sinistrés, il pense à son pays, ses amis, et son équipe favorite de baseball.

« Arrêtez la centrale nucléaire. (Un jour) des joueurs de baseball sont venus à Koriyama (pour encourager les habitants sinistrés). Quand ils sont venus, comme toujours, l'air était plein de radioactivité. J'ai trouvé le joueur que j'adore (dans l'équipe). À vrai dire, je



ne voulais pas qu'ils jouent là-bas, parce que je ne voulais pas qu'ils soient irradiés. Alors que je suis désolé pour les fans (de l'équipe) qui l'ont attendue. (...) Je suis actuellement à Iwate. Je vais à l'école de Morioka. Franchement, je veux voir tout le monde à l'école de Koriyama. Franchement, je veux rentrer. Mais ce jour-là (après l'accident), ma maman m'avait dit, « C'est dangereux ici », et je suis venu à Iwate.

Franchement, je veux rentrer. Je veux amener tout le monde (de Koriyama) à Iwate (pour le protéger). J'ai des amis à Iwate aussi, mais je préfère les amis de Koriyama. » (Un garçon en quatrième année, Département de Fukushima)

C'est son inquiétude pour ses amis et l'équipe de baseball, et finalement le sentiment du déracinement, qui explosent. Au lieu de rentrer chez lui, il veut amener toute sa communauté à Iwate, l'endroit plus sûr de son point de vue.

### **Les enfants de la ville pensent aux amis sinistrés de la campagne**

Au Japon, une véritable rupture et une disparité tenace, existent entre la vie en ville et celle de la campagne. Le séisme et l'accident nucléaire ont forcé les Japonais à réfléchir à la relation entre la ville et la campagne, tandis que l'expérience de souffrance, largement partagée par la population à travers le pays, a mobilisé ces groupes de gens d'appartenance différente.



D'une part, Fukushima souffre des conséquences de l'accident, alors qu'elle n'a pas bénéficié de l'électricité que la centrale accidentée générait. Plusieurs municipalités qui sont elles-mêmes durement affectées par la contamination n'ont jamais bénéficié des subventions de l'État accordées aux villes ayant accepté l'implantation d'une centrale nucléaire. D'autre part, la coupure et la pénurie de nourriture, notamment les légumes de la région autour de Fukushima fournis à l'agglomération de Tokyo, ont fait prendre conscience aux citoyens de Tokyo de leur dépendance à la campagne, ainsi que de leur responsabilité en tant que bénéficiaires. Leur participation bénévole au nettoyage et à la reconstruction des zones endommagées dans le nord et l'arrivée des réfugiés en ville ont généré des interactions parmi diverses couches sociales ainsi qu'entre les enfants urbains et ruraux.

Un garçon de dix ou onze ans de Tokyo a posté son message sur Internet en pensant aux enfants de Fukushima :

« Je vais à l'école primaire de l'arrondissement de Nérima. J'ai été affecté un peu par le Grand Séisme. Actuellement, une réflexion sur les enfants de Fukushima me brise le cœur. Notre maître nous disait : « Les enfants de Fukushima ne peuvent pas jouer dans la cour. Parce que le sol est contaminé. Vous avez de la chance (parce que vous pouvez jouer dans la cour). » Moi aussi, je suis vraiment d'accord avec lui. Mais, si seuls nous sommes heureux, ce n'est pas le vrai bonheur. Si tout le monde dans le pays entier n'est pas heureux, ce n'est pas le vrai bonheur. »

Un autre garçon de Tokyo, de huit ou neuf ans, a un ami dans sa classe qui est venu de la région directement affectée par le séisme et l'accident nucléaire.

« Il y a un enfant dans notre école qui a fui du Département de Miyagi, et je pense qu'il a eu une expérience dure. Mais, heureusement, ils ont pu évacuer tous ensemble comme une famille. »

Ces enfants manifestent de la compassion et une réflexion envers ceux qui ont dû se réfugier dans une région loin de leur maison. Par contre, une discrimination subtile contre

les habitants de Fukushima pour avoir été « irradiés » persiste. Un garçon de onze ou douze ans de Chiba, un département à côté de Tokyo, a posté ce message :

« À l'école, j'ai entendu parler d'une histoire sur les enfants de Fukushima qui ont fui dans d'autres départements et qui ont subi les brimades (à l'école) à cause du préjugé sur la radioactivité. Je les ai profondément pris en pitié, alors que je n'ai rien fait contre eux. »

### **Penser au futur : « Est-ce que je peux devenir une grande personne? »**

Une grande majorité des enfants, de Tokyo ou de Fukushima, a manifesté une inquiétude profonde vis-à-vis de son destin, que ce soit au travers d'une maladie qu'on peut contracter dans le futur (notamment le cancer), la mort imminente, ou la santé mise en péril de son propre enfant pas encore conçu.

Un garçon de huit ou neuf ans de Fukushima a écrit au premier ministre au mois d'août :  
« Cher Monsieur Kan, le premier ministre :

Je voudrais jouer au football dans l'équipe nationale dans le futur. Pourtant, je ne peux pas m'entraîner beaucoup à Fukushima à présent. Quand est-ce que la radioactivité va disparaître ? Est-ce que je peux devenir une grande personne ? (...) »



Son rêve est brisé. Une fille de dix ou onze ans de la ville de Fukushima a également écrit au gouvernement :

« Est-ce que je peux avoir un enfant normal ? Jusqu'à quel âge puis-je survivre ? »  
Colère et désespoir nus s'expriment.

Une grande lucidité traverse aussi les mots des enfants ; ici un garçon de neuf ou dix ans originaire de Fukushima :

« Nous allons être exposés à une radioactivité de 20mSv par an ? Pensez à notre futur. Vous, les grandes personnes, ne serez pas là dans 30 ans environ. Pourtant, j'ai (encore) 10 ans, donc dans 30 ans, j'aurai 40 ans, et je dois encore pouvoir

vivre. Pourquoi je dois être atteint de cancer à ce moment-là ? »

Un autre garçon de neuf ou dix ans qui vient de Fukushima a demandé le secours du gouvernement :

« Je ne veux pas mourir (tôt). »

La perception de ces enfants ne peut pas être réduite à une simple « radiophobie » sans fondement. Depuis le mois d'avril, de nombreux enfants dans une vaste zone s'étendant de Fukushima jusqu'à Tokyo ont manifesté des symptômes aux causes inconnus, notamment des saignements de nez et des diarrhées, que certains pointent comme les conséquences potentielles d'une irradiation aiguë. Ainsi, un garçon de Fukushima a posté cette observation faite à son école :

« À l'école, il y a des amis qui saignent du nez. »

Comme les enfants de Fukushima, les enfants en ville sont également angoissés par les conséquences potentielles de la radioactivité telles que la maladie grave et la mort qui les attendraient dans le futur. Une fille à Tokyo et un garçon de Chiba, âgés d'une huitaine d'années, ont posté leurs messages sur un site web :

« Quand j'ai entendu que je pouvais être irradiée, je me suis demandée si je serais paralysée (à cause d'une maladie déclenchée par la radioactivité) et perdrais mes

cheveux comme Gen d'Hiroshima, ou si j'allais mourir. Puis, j'avais peur. J'ai cru que je ne voulais pas mourir alors que j'avais seulement huit ans. »  
« J'ai peur de la radioactivité. J'ai peur d'être atteint des maladies comme le cancer. »  
Pour le moment, aucun adulte ne peut répondre à leurs questions et leurs inquiétudes

### **La colère envers les grandes personnes et la politique du nucléaire**

Les enfants ne sont pas seulement inquiets, ils exposent leurs doutes aux adultes et expriment leur colère, comme le garçon de Fukushima cité plus haut.

Une fille de dix ou onze ans a écrit dans sa lettre au gouvernement :

« Je voudrais savoir si vous (les hommes politiques et les fonctionnaires) croyez franchement que la situation est sûre. »

Une autre fille de 13 ou 14 ans a posté son message sur le site web :

« Le voisin de l'amie de ma mère (qui habite à Fukushima) travaille dans le domaine des politiques, et j'ai compris que les hommes politiques ont des secrets. » (Une fille en deuxième année du collège, Iwate)

À leurs yeux, les hommes politiques et les fonctionnaires ne sont plus crédibles. Leur doute est aussi fondé sur la politique du nucléaire. Un garçon de neuf ou dix ans a demandé aux adultes du gouvernement :

« Pourquoi avez-vous construit autant de centrales nucléaires ? »

Une fille de dix ou onze ans qui vient de Fukushima a écrit aux autorités :

« Mon rêve actuel est très différent de celui de l'année dernière.

Je voudrais qu'on élimine la radioactivité.

Je voudrais qu'on définisse notre quartier comme une zone d'évacuation.

Je voudrais que la paix revienne dans notre pays.

Je voudrais avoir un enfant normal.

Je voudrais vivre pendant longtemps.

Je voudrais que vous supprimiez les centrales nucléaires du Japon, un pays plein de séismes.

(...) Je vous en prie. Veuillez nous protéger. »

Les enfants âgés expriment plus précisément leur méfiance et leur colère. Un jeune-homme en quatrième année du lycée du soir (18 ou 19 ans), qui habite dans la ville de Fukushima, a laissé exploser sa colère à son professeur pendant la classe :

« Alors que toutes les centrales explosent ! »

Face au professeur choqué par ses propos et qui lui a demandé ce qu'il voulait dire, il a poursuivi.

« C'est que, professeur, c'est bizarre que le gouvernement ne désigne pas la ville de Fukushima comme une zone d'évacuation, malgré le haut niveau de radioactivité. Ils ne nous permettent pas d'évacuer, car s'ils décident de désigner la ville de Fukushima ou celle de Koriyama comme zones d'évacuation, cela voudrait dire qu'il faudrait arrêter le Shinkansen (TGV japonais), l'autoroute – bref, l'économie ne fonctionnera plus. C'est-à-dire que nous sommes sacrifiés pour les activités économiques et on nous laisse mourir. Je ne peux pas supporter cette situation à demi comme ça. Dans ce cas-là, je me sentirais plus léger si les centrales explosaient (complètement) avec fracas. »

De son point de vue, la volonté politique accorde plus d'importance à l'intérêt économique des entreprises et des villes qu'à la vie des habitants de Fukushima menacés par la radioactivité ; elle les « laisse mourir ». Cette vision est partagée par d'autres enfants. Une fille de 13 ans qui vient de Miharu, Fukushima, a posé des questions au gouvernement devant une dizaine de fonctionnaires responsables de l'éducation et de la gestion du désastre nucléaire :

« Est-ce que l'argent est plus important que les habitants de Fukushima ? Pourquoi devons-nous être irradiés, les enfants de Fukushima, à cause de la centrale nucléaire que les grandes personnes ont construite sans nous consulter ? Pourquoi nous devons subir des épreuves si rudes ? Pourquoi vous continuez de relancer les centrales nucléaires malgré un accident si grave ? Je ne comprends pas du tout. (...) »

Une étudiante de l'université de 21 ans qui vient de Fukushima et qui fait ses études loin de chez elle exprime son indignation :

« Les autres départements affectés par le séisme, comme Miyagi et Iwate, avancent rapidement dans leur travail de reconstruction. Cependant, à Fukushima le temps est figé dans les zones d'évacuation à cause du problème de l'accident de la centrale nucléaire. Alors que trois mois sont déjà passés... Pourquoi ce genre de chose est arrivé ?

Pourquoi est-il arrivé à Fukushima ? L'actualité parle tous les jours de la centrale nucléaire accidentée et je la suis tous les jours mais il semble qu'il n'y ait aucune amélioration. Même actuellement, après trois mois (depuis l'accident), il semble que la situation se détériore de façon progressive.

Melt down ? Qu'est-ce que c'est ? Melt through? Melt down? Qu'est-ce que c'est ? (...) On n'aurait pas eu besoin de les connaître (si l'accident n'était pas arrivé). J'ai encore 21 ans. Je voudrais que le Japon devienne un pays dans lequel mon enfant que je vais mettre au monde et élever moi-même n'aura pas besoin de connaître ces choses-là. »

Ce n'est pas seulement la colère, mais aussi le sentiment d'être abandonné par l'État qui traverse les paroles de ces enfants et de ces jeunes adultes.

## Conclusion

Au moment de la rédaction de cet article, au début du mois de septembre 2011, les autorités n'ont pas encore présenté de plan de reconstruction pour les zones affectées par les désastres. Cela aurait-il modifié la parole des enfants de Fukushima et d'ailleurs dans le pays?

Pour l'heure, dans leur diversité et au travers de niveaux langagiers inégaux, ces enfants nous dévoilent leurs perceptions de la situation. Eux aussi commentent la cause et les conséquences de l'accident nucléaire. Plus que les autres, ils subissent les contradictions enfouies dans le silence des adultes qui les laissent continuer de souffrir.



« Protéger les enfants de Fukushima. » Depuis mars dernier, la protection de la santé des enfants après l'accident nucléaire de Fukushima Daiichi était toujours le sujet prioritaire du débat public. Six mois après, cependant, nous ne voyons pas de progrès substantiel dans la mise en œuvre des mesures concrètes qui assurent leur santé et sécurité.

L'inquiétude et la frustration exprimées dans leurs paroles s'originent en partie dans le manque de données sur l'état d'irradiation de ces enfants dans les zones affectées - une des premières données de bases pour développer les politiques de

santé auprès des enfants après l'accident. Ce manque illustre l'état de stagnation politique.

Nous avons tendance à présumer que les enfants ne comprennent pas grand-chose et qu'ils n'ont pas d'avis. Dans cette perspective, les opinions perceptions et besoins des enfants de Fukushima et d'ailleurs affectés par l'accident nucléaire, ne sont pas prises en compte dans le débat public. Pourtant, la colère et les doutes qui traversent leurs analyses « enfantines » de la situation, nécessitent d'orienter certaines actions politiques en direction de leur catégorie d'âge. Dans ce contexte, il faut ouvrir des voies pour écouter plus attentivement les jeunes citoyens japonais et inventer des réponses politiques qui puissent continuer de soutenir leurs destinées.

A côté de la question de l'action à mettre en œuvre, celle de la responsabilité pour la justice sociale se pose. Et si les acteurs principaux dans la gestion de l'accident nucléaire - l'État, les hommes politiques et les bureaucrates, les milieux des patronats/entrepreneux, les médias - ne s'en emparent pas toujours, il faut que nous, cadres de la santé publique et chercheurs en sciences sociales leur adressions.

L'accident nucléaire de Fukushima nous a montré l'impossibilité de maîtriser non seulement la nature mais aussi les technologies nucléaires, cela doit nous pousser à replonger dans notre passé et agir désormais selon d'autres normes, orientées par la déontologie professionnelle.

Cet accident continue d'avoir un impact important sur la société japonaise - non seulement du point de vue environnemental, sanitaire et économique, mais aussi social et historique.



Grandazzi conclut que nous n'avons rien appris de l'expérience de l'accident de Tchernobyl après deux décennies, à cause de la pression politique des « groupes les plus puissants des sociétés modernes » qui « ont investi politiquement, idéologiquement, économiquement et vitalement dans les techniques les plus dangereuses de la mobilisation au point que même les accidents les plus énormes ne provoqueront probablement pas de doutes fondamentaux sur la direction et le rythme du processus civilisateur. »

Étant conscients de cette réalité politique à laquelle nous faisons face, nous, les professionnels de santé et les chercheurs en sciences sociales sommes encore obligés de prendre nos responsabilités afin de jouer un rôle dans cette transition émergente, qui demande plus de démocratie et plus d'attention aux voix des citoyens de la société.



## L'anthropologue et l'événement

La revue *Amades* N°84, revient sur l'accident nucléaire qui s'est déroulé à Fukushima au Japon en mars 2011 et qui fut indéniablement un « événement » cardinal d'une année 2011 qui en a été chargée :

« Toucher à notre sensibilité et notre intelligence », tel est l'effet de ce que nous livre Akiko Ida, prenant comme angle d'attaque ce qu'en disent les enfants japonais, acteurs à part entière de l'évènement, à travers la lecture et le recueil de leurs paroles dans la presse et des forums internet japonais.

Au fil de leurs propos s'ébauche la naissance de réseaux sémantiques dont les thèmes et les termes rendent compte d'un enchevêtrement des temps : le passé et Hiroshima, le présent et l'incertitude, le futur et ses inconnus. Le soupçon et la peur, vis-à-vis de ce que disent et taisent les autorités, ce qu'elles prescrivent et interdisent.

De sorte que l'évènement ne crée pas seulement une rupture dans l'ordinaire des choses, il vient aussi modifier un ensemble de pratiques auparavant banales : les imperméables et parapluies deviennent ainsi des outils prophylactiques pour se protéger de gouttes qui pourraient charrier bien autre chose que de l'eau. Qu'en est-il de l'expérience vécue dans un monde où ce que l'on mange, ce que l'on respire, ce que l'on entend est sujet au doute et synonyme de danger ?

Les exils du territoire de la catastrophe ; les rapports entre le rural et l'urbain (la prise de conscience de leurs profondes imbrications entraînées par l'approvisionnement en fruits et légumes de l'un à l'autre) ; le rapport à l'État et ses dirigeants ayant failli à la préservation de ce bien collectif qu'est la santé : tout cela et tant d'autres choses sont mises à l'épreuve.«

*Amades* association Anthropologie Médicale Appliquée au Développement et à la Santé

Publication avec l'autorisation de l'auteure 02/2012